

Terreur Nocturne

Une autre nuit de tourment. Le son régulier des gouttes dans la perfusion. Le vrombissement, léger mais insupportable, des machines près de mon lit. Et cette odeur, que j'avais toujours associé aux hôpitaux. Ça empestait la mort. Et cette fois-ci, la mienne bien entendu. J'ignorais depuis combien de temps j'étais allongé là, la respiration légèrement sifflante et difficile, dans ce lit aux draps trop propres, aseptisés. Ni depuis combien de temps la perception de mon environnement avait commencé à affecter mes sens. Les heures me faisaient l'effet de jours. Les jours de semaines. Et toujours, cette angoisse omniprésente. L'angoisse de ce lieu, aux relents si horriblement mortifères, du temps qui me restait, emprisonné dans cette carcasse usée. Et bien entendu, celle de me retrouver face à cette chose toutes les nuits. Cette abomination indescriptible qui m'étouffait chaque fois que je m'éveillais. La simple pensée de l'esquisse de son sourire macabre assécha un peu plus ma gorge. Il me fallait pourtant absolument dormir, ne fussent que quelques heures. Mais pourquoi d'ailleurs ? Pourquoi continuer ainsi ? Le peu d'intérêt qui me restait pour ma propre vie m'avait depuis longtemps quitté. Et pourtant, chaque nuit je tentais de conserver un semblant de volonté pour affronter la journée suivante. Ça n'avait pas de sens. Tournant difficilement la tête vers la gauche, j'entrevis dans la pénombre l'entrebâillement de la porte de la salle de bain. Ce petit espace, nimbé d'épaisses ténèbres, que je craignais chaque soir de voir s'agrandir pour laisser sortir quelque abomination issue de mon esprit malade. Ça et les murs. Ces satanés murs, qui ne faisaient que se rapprocher du lit, sans relâche. Ces murs qui finiraient par m'écraser une nuit. Je les voyais onduler, se déformer, s'étendre dans ma direction. Mais à mon réveil, ils reprenaient toujours leur forme initiale. Toujours. Et c'en était que plus terrifiant. Heureusement, mon organisme bourré d'anxiolytiques permettait à ma conscience de tenir miraculeusement le coup. Mais j'ignorais pour combien de temps.

Détournant vivement les yeux – du moins, le plus rapidement que le permettait mon état – je laissai mon regard se poser sur la fenêtre obstruée par les volets. Et alors, après quelques secondes à contempler la vitre d'un air absent, je fermai doucement les yeux. Chaque soir, ce même rituel s'enclenchait. Et je me perdais dans mes pensées. Parfois, je voyais mon corps se faire engloutir dans un immense lac sombre. Mais le plus souvent, je me perdais dans une immense et sombre forêt, dont la cime des arbres paraissait joindre le ciel. En me concentrant, je parvenais même à y déceler des odeurs parfois. Malgré l'apparente hostilité des lieux, ces escapades mentales me permettaient de tenir encore un peu. Même en sachant que plus rien ne me retenait. La sensation de

liberté que j'y ressentais me faisait à nouveau me sentir vivant. Jusqu'à ce réveil brutal, en pleine nuit. Et ce visage, ce crâne, cette... chose. L'espace vide, mais paradoxalement en mouvement constant, prenant place là où ses yeux aurait dû se trouver me fixant intensément, alors que ses mains exerçaient une pression insoutenable sur ma cage thoracique. Comme pour la disloquer. Parfois, il se tenait juste dans un coin de la pièce, m'observant avec cet horrible sourire figé sur sa large – trop large – bouche. D'ici, je pouvais entrevoir l'horreur de ses traits, sans jamais parvenir à savoir si ce visage tourné vers moi était constitué de chair, d'os, ou de toute autre matière impie qui aurait su sculpter ces contours si étrangement squelettiques. Cette zone, cet espace semblant mener à une dimension à l'intérieur même de son corps, m'hypnotisais. Elle était là, je la sentais. Tapie au cœur même de son être. Et la matière sombre qui le drapait intégralement rendait l'observation encore plus difficile. Il avait le profil qu'on se figurait généralement de la Faucheuse, mais les aberrations de ses détails le rendaient bien plus effroyable. J'ignorais pourquoi, chaque nuit, c'était moi qu'il venait tourmenter. Peut-être avais-je mérité ce châtiment suite à la vie que j'avais menée là dehors. Du moins je le supposais.

Jusqu'à la raison de ma présence ici m'était inconnue, bien que les marques à mes poignets, que je sentais lorsque les draps venaient les frotter, m'en donnassent une vague idée. C'était bien mon genre. Même ça, j'avais été capable de le manquer. Mais inutile d'y penser à nouveau. L'heure de mon implacable rendez-vous approchait. Si seulement mon sommeil pouvait durer plus longtemps que la nuit dernière avant son arrivée. Ou même que celle d'avant. Ou encore avant. Si seulement je pouvais m'éveiller ailleurs, loin de cette chambre morbide, aux silencieuses machines trop bruyantes, à l'entrebâillement abyssal et aux murs mouvants. Loin de cette routine aliénante, de ces plats insipides que je ne pouvais finir, de ce corps qui s'effritait peu à peu. Sur ces dernières pensées, les yeux clos, je distinguai déjà au loin les imposants troncs de cette forêt fantasmée, dont les innombrables marches parvenaient à maintenant mon esprit entier. Et je sombrai, perdu dans cet océan d'arbres qui n'en finissait pas, incapable de déterminer si je me tenais dans le ciel ou sur terre.

Des arbres, à perte de vue. Partout où mon regard se posait, ces arbres cyclopéens, aux innombrables branches se perdant dans le cosmos, inondaient les lieux. Malgré l'absurdité de leurs proportions, marcher au sein de l'abyssale forêt qu'ils composaient faisait remonter en moi une profonde nostalgie, ainsi qu'une sérénité que je ne conserverai malheureusement pas à l'arrivée du jour.

J'avais fini par m'y habituer. Aussi profitais-je du temps qu'il me restait en ces lieux pour les arpenter le plus possible, passant de la terre au ciel en marchant le long des massifs troncs. La gravité suivait des lois qui lui étaient propres. Il m'arrivait même de ne plus savoir de quel côté je me trouvais. Dans l'immensité de cet espace végétal, un son lointain, très lointain se faisait entendre. Le clapotis de l'eau sur des berges inconnues, semblant m'indiquer qu'il existait quelque part un gigantesque point d'eau. Suffisamment étendu pour que son faible mouvement en fût perceptible à cette distance. Dans mes rêveries, je me laissais à penser que les deux zones dans laquelle mon esprit avait pris l'habitude d'évoluer étaient liées. Et que le titanesque lac sombre m'attendait quelque part, par-delà ce labyrinthe de conifères aux aberrations physiques indescriptibles. Il sembla s'écouler une éternité, durant laquelle mes pensées avaient fini par s'envoler. La pression qui s'exerçait habituellement sur mon corps et mon âme ne m'affectait pas ici, aussi me surpris-je à finir par déambuler sans but précis, guidé par le chemin qui se dessinait inconsciemment sous mes yeux. J'étais serein. Comme si plus rien ne pouvait m'atteindre. Comme si tout ce qui importait à présent était de me perdre au cœur de la forêt. Pour l'éternité.

Mais un mystère demeurait tout de même. Un questionnement qui empêchait mon cerveau de complètement lâcher prise. Le clapotis, seul son audible dans cet espace pourtant si vaste, se faisait progressivement plus clair. D'une façon ou d'une autre, j'approchais du lac, dont les profondeurs m'angoissaient tant. Et qui finissait toujours par m'engloutir, mettant fin à mes escapades oniriques hors de ce corps meurtri. En rejoignant le ciel une fois de plus, je l'entendis encore plus fort. J'étais proche. Très proche. Marchant sur ce sol pourtant si semblable à la surface que j'avais quitté quelques minutes plus tôt, mes pas devinrent subitement hésitants. À mesure que j'approchais de la source de ce lac, le bruit régulier résonnait de plus en plus fort dans mon crâne. Il me fut bientôt impossible de faire un pas de plus, tant les pulsations étaient intenses. Il m'aurait été difficile d'avancer dans tous les cas. Sans m'en apercevoir, j'avais marché jusqu'au sommet d'une immense falaise, tombant à pic dans les profondeurs insondables de cette eau trop sombre. Et là, levant les yeux en direction du centre du lac, je le vis. Malgré la distance, l'horreur que m'inspirait son hideuse silhouette manqua de me faire suffoquer. Bien que plusieurs centaines de mètres nous séparassent, j'étais à présent incapable de bouger. Il sondait mon âme. Je le sentais fouiller les moindres recoins de mon cerveau à l'aide de cet abyssal espace lui servant d'yeux. Dans un accès de soudaine terreur, je fermais les miens par réflexe. Mais la pression que subissait mon crâne

redoubla d'intensité. Puis, l'espace d'une seconde, plus un son ne parvint à mes oreilles. Mais l'instant d'après brisa ma conscience. Qualifier cette infernale cacophonie de gémissements suraigus et inhumains était encore loin de la réalité. L'horreur se dégageant de cette infinité de hurlements entremêlés était tout simplement indescriptible. Impossible à même se la figurer. Avant que mes yeux ne se rouvrirent subitement, je crus même y déceler ma propre voix, noyée dans ce macabre enchevêtrement de d'âmes tourmentées. J'étais réveillé. Et ni les atroces chuintements, ni cette horreur encapuchonnée ne m'avaient quitté. Cette dernière se tenait à présent juste au-dessus de mon lit. La pression dans ma poitrine était aussi de retour. Et cet immonde visage à l'effroyable sourire était plus malsain que jamais. L'horreur s'empara instantanément de moi. J'étais définitivement réveillé.

Incapable de bouger. Incapable de hurler. Et même incapable de fermer les yeux. J'étais pris au piège, suffoquant sous l'intense pression qui s'exerçait sur mon torse. Ce brutal retour à la réalité avait ramené avec lui la perception de mon corps, et les insidieuses sensations qui lui étaient attribuées. Mon cœur, sur le point d'exploser tant mon pouls était chaotique, peinait à se maintenir dans cette cage thoracique trop fragile. Mes bras, squelettiques, restaient là, inertes, alors que l'air manquait peu à peu. Et mes yeux, dont la vue était partiellement brouillée par des larmes de terreur les inondant, ne pouvaient qu'assister, impuissants, aux assauts insensés de cette abomination. L'injustice que je ressentais était égale à l'horreur qui s'était emparée de tout mon corps. Mes tourments n'avaient pas de fin. Prisonnier de cette carcasse inutile, je ne parvenais même pas à mourir. Et ce même si ma conscience partait chaque jour un peu plus en lambeaux. Chaque nuit, la même souffrance se répétait. Comme le jugement d'un acte que les méandres de ma mémoire avaient égaré depuis bien longtemps. Et, résonnant dans ma tête, la même chose revenait sans cesse. Je ne peux plus continuer. Je veux que ça cesse. Je veux en finir.

À ces mots, que je n'avais pourtant prononcé que dans ma tête, l'immonde créature penchée sur mon corps se figea instantanément. Toujours incapable de bouger, je continuai de la fixer intensément, terrifié à l'idée que les sévices reprennent. Mes poumons, délivrés de son emprise infernale, purent à nouveau se remplir correctement. Au début, chaque inspiration n'apporta que souffrance. La respiration effrénée et le cœur incontrôlable, je manquai plusieurs fois de perdre connaissance. Mais au bout d'un long, très long moment, au cours duquel cet ignoble tortionnaire me fixa de son improbable regard aux contours infinis, le contrôle me revint. Du coin de l'œil, je surpris même une nouvelle expression

sur le visage de mon geôlier. Une profonde et inconditionnelle compassion. Et malgré l'horreur que m'inspirait cette face aux traits improbables, quelque chose en moi apaisa mon esprit, que les innombrables nuits de cauchemar avaient considérablement fissuré. Sentant le contrôle de mes membres revenir, je compris enfin. Alors il était temps. D'un geste tremblant, mes doigts se refermèrent sur la couverture. Puis, lentement, très lentement, je dégageai ma pitoyable carcasse de ce mince tissu me séparant de l'extérieur. Cet extérieur qui m'effrayait tant à présent. Cette simple limite au-delà de mon lit, que je m'étais résigné à ne plus franchir. Plus rien ne m'attendait là dehors. Après des semaines, peut-être même des mois, d'errance au cœur de mes songes, ainsi que mes plus profondes angoisses, je parvenais enfin à accepter cette vérité. Inutile de souffrir davantage en ce monde froid et inhospitalier, aux massives et monolithiques tours de béton surplombant des villes suffocantes. Aux rues dépouillées de la moindre compassion à mon égard. Aux résidents dont le potentiel mépris envers ma personne m'avait hanté toute ma vie. Cette vie que j'avais pourtant complètement oubliée, telle une feuille désespérément blanche, peu importe l'encre qu'on y appliquait. Seules ces marques sur mes bras, ainsi que des tourments me rongant l'âme depuis trop longtemps, avaient subsisté. À l'aide de la table de chevet à ma droite, j'entrepris de m'asseoir du mieux que je pus sur le lit. Mes muscles me faisaient atrocement souffrir. L'intégralité de mon être était parcourue d'intenses douleurs, semblables à des centaines de petites décharges électriques. J'ignorais dans quel état se trouvait mon corps pour réagir ainsi, mais il devait être bien pire que tout ce que j'avais imaginé. Portant la main à ma poitrine, ce que mes doigts effleurèrent me coupa le souffle l'espace d'un instant. La peau était sèche. Extrêmement sèche. Quant aux os, ils semblaient presque saillants, tant la frontière avec l'épiderme était mince. J'étais déjà mort. Une âme tourmentée piégée dans un corps mourant, déjà prêt à s'effondrer.

Le choc de cette découverte passé, j'entrepris de m'approcher du bord du lit, afin de m'y laisser glisser. Le moindre mouvement m'arrachait un grognement de douleur, à peine audible derrière mes dents serrées. Sur le point de descendre, je la vis alors devant moi. Cette main. Trop difforme, trop lisse, mais tellement accueillante. Levant les yeux, je vis à nouveau cette expression qui m'avait tant apaisé. Cette horreur qui m'avait tourmenté jusque dans mes songes se présentait désormais comme mon unique salut. Lui souriant faiblement, je posai ma main dans la sienne. Ses doigts étaient glacés, et leur toucher ne ressemblait en rien à tout ce que j'avais connu. Le décrire me serait impossible, tant la

complexité de ce qui faisait office de peau à cette main venue d'ailleurs dépassait de loin ma compréhension. Mais pour une raison que j'ignorai, cette douce étreinte me rassura quelque peu, et je laissai cet ange de la mort me tirer précautionneusement vers le sol. J'étais debout. Après cette si longue torpeur, je me tenais à présent sur mes jambes. Des larmes coulèrent le long de mes joues, alors que mon hôte improbable reculait de quelques pas, me laissant le soin de retrouver l'équilibre. Manquant de peu de tomber, ma main trouva à nouveau cette table de nuit, décidément si pratique. Alors que je reprenais mon souffle, la respiration légèrement sifflante, j'observais cette horreur désormais familière approcher de la fenêtre. Comme pour répondre à sa présence, les volets automatiques se mirent à remonter, laissant peu à peu filtrer la lumière de la lune. J'avais presque oublié à quel point sa teinte cendrée était magnifique. Mes larmes reprirent de plus belle. Là, dehors, se trouvait tout ce que j'abhorrais, ce monde, cette vie. Et pourtant, la vue de ces paysages baignés par la douce clarté lunaire allait profondément me manquer. D'un geste de main, mon guide m'indiqua que l'heure était venue. Alors, rassemblant toutes mes forces, longeant le mur, manquant de trébucher à chaque pas tant la douleur de ce corps décharné était vive, j'approchai de la fenêtre.

La douce étreinte de ces doigts à la morsure glaciale me furent nécessaires pour me hisser sur le rebord. Il faisait froid. Vraiment très froid. À cette hauteur, son implacable morsure en était presque insupportable. Frigorifié, j'observai alors cette vaste forêt, coupée dans sa longueur par une large route à quatre voies. Au loin se découpaient les hauts immeubles de la ville voisine, tandis que le vent dans mes oreilles me fredonnait une mélodie indescriptible. J'avais oublié tout ça. Le vent. Le froid. Et même cette insoutenable envie de sauter. Mais le pas pressant de la silhouette drapée de noir me tournant le dos me ramena à moi. Ce fut seulement à cet instant que je remarquai ce qui aurait dû m'attirer l'œil dès le début. S'élevant dans le vide, un étroit et tortueux escalier se dessinait à mesure que mon infernal guide posait le pied. Une peur silencieuse s'installa dans mon esprit, néanmoins insuffisante pour m'arrêter. Lui emboitant le pas du mieux que le pouvait mon état, j'avançai, d'abord un pied devant l'autre, puis bientôt à moitié recroquevillé contre cet escalier aux marches irrégulières. Portant une dernière fois mon regard en direction de ma chambre, je me préparai à tout laisser derrière. Mes impitoyables angoisses, ma profonde dépression, ancrée depuis si longtemps que son ombre m'avait accompagné jusqu'ici, ainsi que l'intégralité de mon être. Ce que j'étais. Ce que j'avais été. Perdu dans ce flot d'insidieuses pensées, il me fallut un moment pour me rendre compte de ce

qui se tenait devant moi. La stupeur me gagna alors que je découvrais la décrépitude de ce lieu. L'intégralité du bâtiment tombait en ruines, et ma chambre n'en avait pas été épargnée. Et là, sur ce lit à la couverture usée, reposait une dépouille, dans un état de décrépitude avancée. Le visage n'était déjà plus reconnaissable, mais au fond de moi je su.

Ma place n'était plus ici depuis bien longtemps. Et pourtant, face à la réalité, les tourments m'accablèrent de nouveau. Je ne pouvais accepter mon sort. Quand m'étais-je éteint ? Pourquoi personne n'était venu s'occuper de mon corps depuis tout ce temps ? Et pourquoi étais-je resté si longtemps sur les lieux, alors même que plus rien ne me retenait ? En guise de réponse, un lourd bruit métallique se fit entendre derrière moi, un peu plus haut dans l'escalier. Le grincement déchirant qui suivit me glaça le sang, et je me figeai instantanément. Et de nouveau, cette terreur indescriptible s'empara de moi. Quelque chose se tenait derrière. Je le sentais. Et sa simple présence me paralysait. J'avais l'impression que des dizaines de doigts gelés, semblables à ceux de cet immonde visiteur, fouillaient mon cerveau, le grattant intensément de leurs ongles tranchants. Sous cette insoutenable pression, je me résignai malgré moi à tourner lentement la tête. Et alors je le vis. Son immonde sourire, formé par cette bouche trop large. Toute compassion l'avait quitté. Désormais, seule une satisfaction malsaine se dégageait de ce visage impossible. Bientôt, seule cette ignoble bouche difforme fut visible dans l'épaisse pénombre qui avait pris place en haut de l'escalier. Mais ce qui était apparu autour finit de briser mes dernières résistances. Une très haute porte à doubles battants se tenait à présent au bout du chemin. Et, perçant les ténèbres, une multitudes d'immenses yeux me fixaient depuis les hauteurs. Des yeux sinistrement humains. Ce fut à ce moment précis que mon esprit se brisa. Le hurlement qui aurait dû en résulter se perdit dans ma gorge, et je ne fis pas le moindre mouvement lorsque plusieurs mains, aussi indescriptiblement hideuses que celles de l'horreur encapuchonnée, émergèrent de l'obscurité pour m'y happer. Les ténèbres approchaient. Et je savais au fond de moi ce que ça signifiait. La terreur me paralysa, et je ne pus qu'observer d'un œil absent mon être s'engouffrer peu à peu dans l'ouverture de cette porte abyssale.

Je ne veux pas disparaître.

Je ne veux pas disparaître.

Je...

Qui suis-je ? Ai-je vraiment déjà existé ? Mes souvenirs s'entremêlent. Les sons, les couleurs, les émotions. Tout se mélange. Cette sensation m'appartient-elle ? Ou bien provient-elle d'une autre âme esseulée et oubliée de tous ? À mesure que cette conscience qui m'a jadis appartenue se dégrade, j'entrevois tout autour des restes de mon être une colossale spirale aux indescriptibles couleurs. Toutes les pensées s'y agglomèrent, pour bientôt former un tout. Et alors que je m'intègre à cette tumultueuse procession, je dis adieu à ce que je fus, et je rejoins le vide. Pour l'éternité.